

NUMERO 621

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



« C'est le dernier espoir qu'on abandonne, celui de survivre. »

Le Divan de Staline

par Hervé Castanet

Fanny Ardant est une comédienne connue et respectée. On sait moins qu'elle est aussi réalisatrice : *Cendres et Sang* (2009), *Chimères absentes* (court-métrage, 2010), *Cadences obstinées* (2013). Aujourd'hui, elle réalise un nouveau film, *Le Divan de Staline* (1).



Staline (interprété par Gérard Depardieu), à la fin de sa vie dans les années 1950, vient passer trois jours à la campagne pour se reposer. Il loge dans l'ancien palais du grand duc Mikhaïlovitch en Géorgie où il a ses habitudes. Il y retrouve sa vieille maîtresse, Lidia (Emmanuelle Seigner). Depuis leur rencontre vingt-sept ans plus tôt, ils ne se sont jamais quittés. Le film sera le temps de leur rupture. Mais rompre avec le tyran qui sait se faire bourreau – tuer toujours pour créer l'homme nouveau bolchevique – équivaut à une condamnation à mort. Le lien amoureux et sexuel n'échappe pas au régime de la terreur. À la fin du séjour, Staline retournera au Kremlin. Lidia, sur décision de son amant, sera déportée en Sibérie, à moins qu'une balle ne lui troue la tête sur le chemin. Que s'est-il passé ? Pourquoi

cette mise à mort ? Un *refus* de Lidia l'explique – le non d'une femme adressé au tyran qui a tout pouvoir sur les vies et les pensées de son peuple. Lidia ne veut plus faire semblant. Mais pourquoi cette fois-ci ?

Corps physique / corps mystique

Le film de Fanny Ardant, avant d'être une histoire – elle dit un « conte », une « fable » dans le château de « Barbe Bleue » –, est une géographie : la topographie interne du palais délimite deux espaces exclusifs.

Le premier au rez-de-chaussée, collectif et public, est celui des pièces de réception où Staline est seul, entouré d'une cohorte de domestiques (des femmes) qui le sert et d'une cohorte d'hommes (des soldats en armes) qui le protège. Lorsque Staline avance, les cohortes toujours groupées reculent : il mange, se déplace, seul. Lidia n'y est jamais invitée. Se vérifie la thèse connue d'Ernst Kantorowicz qui distingue les deux corps du Roi (2) : sa personne physique et sa personne politique, qui s'incarne dans l'État (dans l'URSS de cette époque, l'État, c'est le Parti communiste au pouvoir depuis la Révolution de 1917). Le modèle est celui des deux corps (les deux natures) du Christ : corps vivant et corps mystique.

Dans les scènes tournées dans les espaces de réception, Staline fait peur – « Tout le monde a peur de Staline », dira à l'occasion Lidia : on sait que c'est Staline parce qu'il fait peur. Lorsqu'il est présent, même perdu et hagard buvant goulûment des alcools, au moindre de ses gestes, un cercle silencieux et figé aussitôt se constitue autour de lui, toujours à distance. Les femmes attendent pour le servir. Les soldats sont au garde-à-vous. On ne peut approcher de trop près le corps physique parce que le corps mystique, soit le corps théologico-politique, de Staline est l'histoire incarnée avec sa série de perpétuité temporelle. Staline ne s'y trompe pas qui, dès son arrivée au château, brandit devant les deux cohortes un petit buste de Lénine (alors qu'en privé, il l'insulte copieusement – « fils de pute »). Il se moque d'une servante qui à genoux lui baise la main et s'évanouit. Staline en rit, la cohorte reprend le rire, mais la démonstration est faite. La phrase de Staline adressée à la servante agenouillée, « tu me prends pour un pape », vérifie que le corps mystique est inapprochable, insaisissable et qu'à le toucher, l'éclipse de la conscience est au rendez-vous.

Le corps politique de la communauté implique ce lieu vide, centre interdit, du corps théologique. Non seulement le communiste Staline, paradoxalement, n'y échappe pas, mais il le fait consister sur le mode indépassable de la tyrannie.

Le livre du charlatan

La caméra de Fanny Ardant dévoile un autre espace où les militaires ne peuvent aller, où les servantes sont absentes à l'exception de la gouvernante, véritable commissaire politique. Là, à l'étage, dans l'appartement privé, demeure Lidia : une chambre, un petit bureau, une salle de bain. C'est avec elle que le petit père des peuples va jouer un étrange jeu – un théâtre avec son décor, son texte et sa mise en scène.

Staline a fait aménager dans son bureau un divan à l'identique de celui de Freud à Londres, avec ses coussins, ses kilims, sa bibliothèque... Sur ce divan, Staline dort. Il a chargé Lidia d'apporter *Die Traumdeutung*, de l'étudier. Mais pourquoi ? Lidia jouera le rôle de Freud, assise sur un fauteuil derrière le divan, et Staline, à la place du patient, racontera ses rêves : « On va jouer au jeu du Viennois. Moi, je me souviens de mes rêves, et toi, tu fais le charlatan. Je veux savoir comment ça marche, les secrets. » Staline rapporte ses rêves pour savoir ses

secrets, mais se refuse à jouer le jeu dont Lidia lui rappelle la règle : établir des liens, tisser des correspondances. Ce sont des « foutaises », s'exclame-t-il. Staline exige que sa maîtresse, après l'avoir écouté, se lève et, face à lui, interprète les rêves qu'il vient de lui apporter. Terrorisée, Lidia s'exécute. Dès qu'elle commence à les lui interpréter, *Die Traumdeutung* à la main, la donne change. Lidia ne peut plus consentir au jeu qui la liait à son amant : « Je ne suis pas une victime. J'ai accepté d'être aveugle. Peu importe les bavardages. » Mais quel est le secret de Staline qui, après avoir été dit, implique la mort du témoin ?

Il y a dans ses rêves une femme, la seule qu'il a aimée, son épouse, Nadejda. Elle est morte de maladie, dit la version officielle. Mais le récit des rêves fait voler en éclats la mascarade. L'épouse s'est suicidée : elle est la femme « assez libre pour décider de mourir quand elle le veut », dit la maîtresse. Staline fait des cauchemars, n'arrive plus à se rendormir. Il demande ce qu'en dit le « bouquin du charlatan ». Lidia continue et interprète : « Tu es abandonné, trahi. Ton épouse t'échappe, s'arrête de vivre. C'est la femme qui peut te faire peur. » Le tyran hurle, menaçant : « Tais-toi ! » Mais c'est trop tard : Lidia a refusé de mentir une nouvelle fois. Elle avait pu continuer à être sa maîtresse justement au nom du mensonge : « Tu mens mieux que les autres », lui rappelle Staline.



Or le corps politique de la nouvelle société soviétique doit en passer par le mensonge : mentir sur le désir qui agite les corps et qui ne peut se collectiviser. Le désir est « protestation » (3). Le secret du Viennois est en ce point : le désir est tourment et résiste aux formatages, aux soumissions – à l'Œdipe comme à la Révolution. Staline fort lucidement affirmera : « Tout le monde ment à Staline, même Staline ment à Staline. »

Mourir pour la liberté

Fanny Ardant fait du personnage de Lidia l'incarnation de la résistance au tyran qui, forme suprême de sa liberté, choisit la mort (4) : « Le personnage de Lidia me permettait de faire vivre une femme qui avait cru à l'utopie de la révolution bolchévique, qui s'était soumise corps et âme au pouvoir de Staline, qui peu à peu perd ses illusions, voit la réalité de la terreur rouge, louvoie, essaye de surnager, comprend qu'elle perd son âme, choisit de dire non et décide d'en finir (5). »

Le film met en scène un troisième personnage, l'artiste prometteur Danilov (joué par Paul Hamy), invité au palais pour présenter à Staline le monument qu'il doit élever à sa gloire sur la place Rouge : un immense miroir permettant à chacun, qui passe devant, de se voir – et de voir, dans les visages et les corps reflétés, ce à quoi chacun a dû renoncer, les traces de la trahison censurant le désir, se soumettant à l'universel d'une utopie terrible. Mais l'artiste, naïf et nullement antipathique, est un voleur. Ce projet n'est pas le sien, mais celui de sa compagne qui, elle, a refusé de devenir l'artiste officiel au service du bourreau et que Danilov a abandonnée. Lidia le savait, comme Staline, et elle lui pose la question : « Et toi, qu'est-ce que tu as fait pour perdre ton âme ? » – « C'est la question éternelle. On peut tous se la poser à chaque étape de sa vie », ajoute Fanny Ardant. Staline ne s'y trompe pas qui emmènera Danilov à Moscou pour réaliser le projet volé et dénaturé. L'artiste s'est soumis.

Voilà le vif du film que livre Fanny Ardant : celle qui ne veut plus faire semblant, qui refuse, dit non, incarne au prix de sa vie la résistance aux maîtres, est une femme. Il y en a trois : Nadejda l'épouse de Staline, la compagne de Danilov, Lidia elle-même. Nous en ajouterons une quatrième, absente du film. Le hasard des programmations a voulu que Fanny Ardant joue au Grand théâtre de Provence, à Aix, *Cassandre* (6), alors que *Le Divan de Staline* est à l'affiche. L'héroïne antique Cassandre, portée par la seule voix alto de Fanny, est celle qui dit non à son père le roi Priam et refuse les arrangements politiques. Pour tuer Achille, l'ennemi grec, Priam le troyen a trahi les principes qui légitiment sa place. En s'opposant, Cassandre choisit la mort.



Fanny Ardant aime ces héroïnes hors-jeu – celles dont Lacan dit, en référence à Médée, que ce sont de « vraies femmes ». Qu'elle parvienne, si sobrement, à nous le faire entendre n'est pas le moindre des mérites du *Divan de Staline*. C'est en quoi elle est admirable. Peut-on dire de Fanny ce que Lacan disait de Marguerite Duras (7) (qu'elle aime tant) : qu'elle s'avère savoir ce que la psychanalyse enseigne ? Poser la question est aussitôt répondre affirmativement.

1 : Sorti en salles le 11 janvier, il s'inspire du livre de Jean-Daniel Baltassat au titre éponyme (Seuil, 2013).

2 : Kantorowicz E., *Les Deux Corps du Roi. Essai sur la théologie politique au Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 1989.

3 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, Paris, La Martinière/Le Champ freudien, 2013, p. 570.

4 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 193 : « dans les conditions où on vous dit *la liberté ou la mort !*, la seule preuve de la liberté que vous puissiez faire dans les conditions où on vous l'indique, c'est justement de choisir la mort, car là, vous démontrez que vous avez la liberté du choix ». Ce moment est celui de la « Terreur ».

5 : Les citations de Fanny Ardant sont tirées de son entretien avec Emmanuelle Frois (dans le dossier de presse du film).

6 : *Cassandre*, texte de Christa Wolf, musique de Michael Jarrell, reprise de la mise en scène de Hervé Loichemol qui a triomphé au Festival d'Avignon en 2015.

7 : Lacan J., « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein », Paris, *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 193.

Revenu minimal de subsistance : de la déception à la trahison

par Luc Garcia

Nous sommes désormais entrés dans le temps de l'attente. En France, l'État est en sommeil. L'heure est aux calculs multidimensionnels qui s'avèrent souvent faux. Ce n'est pas l'attente impatiente, telle celle des enfants, pour se préparer à sortir. Le temps est suspendu sur le fil d'un souffle qui bruisse de sa seule respiration ; l'horloge tourne et ne dit rien de plus ou de mieux. Les jours passent jusqu'à la délivrance d'une surprise électorale, en l'espèce présidentielle. L'élection est le nouveau lieu de la griserie des passionnés comme des cyniques. Quelle petite jouissance en embuscade se tient-elle au seuil de la bouche des commentateurs, des politiques, de ceux qui n'y prennent pas garde ?

La scène internationale étant aussi le lieu de futures surprises, on cherche si loin l'horizon qu'en fait on ne voit plus rien. Les sondages ont pris un coup, en témoigne le journal *Le Parisien* qui a déclaré en fanfare ne plus en commander, mais un peu plus et la rédaction annonçait en avoir commandé un pour peser cette décision qui n'a pas convaincu (1). C'est dire l'ampleur de la désorientation.



La déception comme mot d'ordre

Surprises, même au pluriel, le mot n'est pas bien choisi. Ce qui signe le moment actuel est un consensus au point que les anti-mitterrandiens d'hier en viennent à regretter le grand homme, que les déçus du chiraquisme se disent qu'à tout bien prendre l'homme de l'appel de Cochin était fréquentable à table qu'il aimait bien garnie, que d'autres encore trouvent en Valéry Giscard d'Estaing, qui allait garer sa Peugeot 504 dans la petite cour des appartement privés de Napoléon III, l'exemple d'un homme politique qui avait un peu le sens de l'État modulo quelques leçons pénibles sur l'économie du pays. Bref, autant pour les réactionnaires que pour les progressistes, *c'était mieux avant*. Quant aux idées, ce sont les plus anti-progressistes qui sont désormais aux manettes : ils ont gagné l'opinion, patiemment, tranquillement, silencieusement, sans que l'on ne trouve au fond rien à redire.

L'originalité de ce moment d'attente tient en ceci : pendant que se déroule le tempo métronomique des élections, apparaît de plus en plus nettement une fixation sur un affect, qui n'en est pas vraiment un car il s'agit plutôt d'un état végétatif du discours ; il a pour nom : la déception. La France, de ses caves obscures à ses terrasses lumineuses, qu'on tourne le regard à droite ou à gauche, est un pays plongé dans la déception. Il y a les déçus qui le sont de toute façon ; tels ceux qui ne veulent plus manger de viande, ils se nourrissent de déception comme un panda de pousses de bambou. Il y a les enthousiastes qui se définissent d'en avoir assez de la déception et montrent de l'index celui ou celle qui oriente leur joie, laquelle ils répandent en toute occasion. Il y a encore les optimistes, qui se fédèrent en mouvement parce qu'ils ne veulent plus se trouver le soir les bras ballants dans leur fauteuil, selon lesquels il s'agit de prendre les choses en main pour contrer la déception ambiante (2). Chacun est paumé. La déception est la caresse affective qui fait refuge transversal. Et quand bien même on miserait sur un cheval électoral, on sent bien que l'on devra le défendre malgré la déception qu'il pourra générer. Logique : lorsque les semblants traînent en lambeaux sur 140 caractères, la déception n'est plus maquillée. La révolte, la colère, qui sont de l'ordre du désir, s'affaissent devant la déception qui est de l'ordre d'une jouissance.

Cette déception est d'une substance spéciale. Elle ne connaît ni avant ni après ni rupture ni cassure. Elle ne loge dans aucune fragmentation, mais se nourrit d'un continuum de l'opinion. Elle n'est pas de l'ordre du cri, elle est de l'ordre de la permanence. Elle est une formule magique qui voudrait conjurer la nasse dans laquelle désormais se sont installés les politiques frappés par l'obsolescence de leurs semblants. Or, déshydratés dans le désert de leur déception, les membres du corps électoral sont encore animés d'une flamme qui les accompagne parfois dans leurs songes : le système est à bout de souffle. Cette extériorité commode vient en fait écrire une autre phrase : *le système existe*. Quel paradoxe délicieux.

Il y a du système dans l'air

La croyance au système comme pourvoyeur d'antidote à la déception n'est pas nouvelle. Elle a pu d'ailleurs produire d'excellentes structures et résoudre bien des impasses. Il est difficile d'admettre par exemple que le système de formation des ingénieurs des ponts pour bâtir les voies de circulation françaises a été un accessoire inutile. Bien évidemment, et même si l'on décide de ne pas en être, il faut parfois un système.

Le lien qui solidifie aujourd'hui cet attelage improbable de la déception avec la croyance au système, porte un nom, qui est l'invité caché de notre attente électorale et le pivot du contenu de ses futurs débats : le revenu minimum de subsistance ou revenu universel. L'idée a ses partisans à gauche comme à droite. Et manifestement, rien ne pourra l'arrêter. Il faut dire que l'on a vu poindre, depuis une ou deux décennies, ce nouvel art de vivre qui consiste à résister fort comme tout, au mode de consommation vous invitant à acheter ce dont vous n'avez pas besoin. Cet art de vivre est finalement un travail à temps plein. Il va se trouver subventionné par le fameux revenu.

Quelles que soient les différentes variations dudit revenu minimal, il trouve pour ultime horizon d'exclure chacun des contraintes du travail.

Il y avait des taxis ? Comme vous ne serez plus soumis aux obligations des structures de production, vous pourrez le soir amener des inconnus en boîte de nuit parce que vous avez envie et que vous avez une voiture (que vous entretiendrez sur votre temps libre, puisque vous serez toujours libre). Pour l'intendance comptable, il y aura votre revenu de subsistance. C'est si mignon.



La bouche pleine

Il y aurait beaucoup à dire sur ce nouveau jouet économique, mais ce n'est pas cela qui retiendra notre attention. Il s'agit de la structuration qui opère en arrière plan : seul le marché peut palier la déception. Et qu'en l'espèce, chacun en est acteur. L'arrivée de ce nouveau gadget vient consacrer le fait que la politique n'existe plus. C'est la raison pour laquelle ce revenu se mettra en place. Il ne résoudra strictement rien sur le plan de la répartition de la richesse. Rien non plus sur le plan du travail. L'art du marché étant de tout privatiser. Le paroxysme du capitalisme étant que la valeur travail ne vaille plus rien.

Nous pourrions dire – même si c'est cruel – que le pas fut franchi avec l'Abbé Pierre qui a eu l'idée géniale de financer un patrimoine immobilier qui donne abri à des travailleurs déclassés mais bénévoles, qui viendront chercher votre machine à laver en panne, pour obtenir comme contrepartie ladite subsistance minimale. Ce geste participe d'une paix sociale nécessaire au ronronnement de la financiarisation des moyens de production. S'entend là que la production ne serait pas due à des êtres parlants, mais à des silencieux d'autant plus efficaces que leurs plaintes seront nécessairement disqualifiées par la vertu du revenu minimal : il donne de quoi entretenir vos besoins vitaux. En somme, il assure le fonctionnement minimal de votre force de production.

Si vous êtes un patron d'industrie, le revenu minimal de subsistance est une cerise sur le gâteau qui subventionne l'abaissement du prix du travail et vous allège de vos obligations d'employeur. La pointe ultime de cette mécanique d'horlogerie étant d'obtenir que l'État finisse par fonctionner comme une entreprise en se délestant de ses serviteurs, quelques fois plus ou moins zélés, mais déçus eux aussi.

Sur la situation que nous vivons en cette étrange période d'élections, Lacan peut nous éclairer par ses considérations sur les paradoxes de l'éthique dans le Séminaire VII : « Franchie cette limite où je vous ai lié en un même terme le mépris de l'autre et de soi-même, il n'y a pas de retour. Il peut s'agir de réparer, mais non pas de défaire. » (3) Lacan met ainsi en tension le colmatage et la rupture.

La belle proposition du revenu universel minimal se présente comme une rupture, mais n'est qu'une tentative de colmatage. Elle s'avère avoir un coût exorbitant : gare à celui ou celle qui pointera l'aberration budgétaire car il ne manquera pas d'être accusé d'un intellectualisme de classe de mauvaise réputation ; faire fi de l'aberration est, à l'inverse, apprécié comme une marque de pragmatisme concernant les inégalités sociales et le malaise du pays. Dans un cas comme dans l'autre, le barycentre des débats est celui du « correctif » – correctif des déclassements et des problèmes sociaux en tout genre.

Nous pourrions dire que plus la douloureuse est lourde, plus le refoulement de la haine qui la véhicule est fort, puisque corriger un équilibre social sous-tend que, tout en déplorant ses errances, on s'accommode très bien du présent, avec juste ce qu'il faut comme dose d'indifférence dans le haussement d'épaule.

Comment donc en sommes-nous arrivés là ? En France, quelle conjonction a favorisé une telle machinerie ? Le franchissement de la limite évoqué par Lacan a été marqué lors de la défection du président actuel, s'extirpant de la campagne pour aller à la pêche. En embuscade dans la déception qu'a produite très rapidement l'élection de 2012, il y a une dynamique qui en est la cause : *la trahison*. Comme Lacan le mentionne : « Ou le sujet trahit sa voie, se trahit lui-même, et c'est sensible pour lui-même. Ou, plus simplement, il tolère que quelqu'un avec qui il s'est plus ou moins voué à quelque chose ait trahi son attente, n'ait pas fait à son endroit ce que comportait le pacte – le pacte quel qu'il soit » (4).

La trahison, plus encore finalement que la déception, est devenu le mot clé de la campagne présidentielle de 2017. Logiquement, nous avons vu fleurir des propositions qui ont toutes en commun de traiter ladite trahison. Ce n'est pas une méthode pour signifier : « on efface et on recommence », malgré les explications embrouillées de certains. Cela veut plutôt dire : « on va resserrer les boulons ». Pour les pauvres ou les riches, c'est du pareil au même. L'essentiel étant : « on va colmater tout ça comme il faut à grand renfort de rustines ». N'importe quelle parole est ravalée au rang le plus commun : Le travail ? Des robots le feront ! Un rhume un peu costaud ? On peut bien renifler deux trois fois sans avoir la jaunisse ! Des fonctionnaires ? Internet se débrouille très bien sans eux ! Les nouvelles technologies ? Une occasion pour ne plus se lever le matin ! De même, le « revenu pour vivre juste comme il faut » ravale tout désir au niveau du besoin.



Il faut reconnaître que la trahison a fait une entrée remarquée, lorsqu'a été annoncé la sortie du fameux *Un président ne devrait pas dire ça*. Vite oublié ce que contient le livre, ses effets n'en ont pas moins continué de remuer la politique française. Il a donné lieu à des flots ininterrompus d'articles et de commentaires qui se sont tus dès lors que le président se déclara non-candidat à sa succession. Et, quoiqu'il dise désormais, il ne devra pas dire ça. L'intérêt dans l'affaire ne se porte pas sur le contrat que le président aurait signé avec les journalistes, son contenu, ses clauses suspensives, il est focalisé sur ce qu'on pourrait résumer en une phrase : « le président est convalescent ». Donc le pays l'est aussi. Aux suivants de replâtrer tout ça.



Si le pays est malade de ses trahisons, les candidats veilleurs à son chevet servent des mesures techniques fabuleuses : retoquer les recrutements de fonctionnaires pour les cinq prochaines années, supprimer tel régime social de cotisation ou tel remboursement de médicament, financer un revenu pour la terre entière et le distribuer que vous soyez au travail ou pas, etc. Malgré cette course à l'échalote, malgré ce concours Lépine des bonnes idées qui giclent entre les lignes des réseaux sociaux toute la journée, ça ne fonctionne pas. La déception est toujours là, puisque ce qui sous-tend cette élection est que *le président a cédé sur son désir*.

« Ne voilà-t-il pas un fait de l'expérience qui nous montre que la psychanalyse est capable de nous fournir une boussole efficace dans le champ de la direction éthique ? » (5), concluons-nous avec Lacan.

1 : à retrouver [ici](#)

2 : à retrouver [ici](#)

3 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse* (1959-1960), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1986 p. 370.

4 : *Ibid.*

5 : *Ibid.*

Polyeucte ou un couple martyr de l'impossible

par Virginia Rajkumar-Hervy

Sur *Polyeucte de Corneille*, mis en scène par *Brigitte Jaques-Wageman*, en tournée et de retour à Paris (1)

D'emblée le décor donne le ton : entre deux blocs verticaux mobiles, sous une fresque évoluant au fil du spectacle, un lit, d'où le corps discrètement dénudé de Pauline s'extrait pour le laisser vide ; à la fin, au lieu de ce lit conjugal, le cadavre de Polyeucte recouvert d'un drap blanc. Notre lecture s'est laissée orienter par cette métaphore scénique. Pauline, entre son père et son ancien amant, et Polyeucte, avec son ami et son Dieu, ne se répondent-ils pas tout au long de cette pièce, en écho, sur fond de non-rapport, le surmoi se substituant à la suppléance que pourrait être l'amour ?



Nous sommes en 250, en Arménie, à Métilène. Pauline vient de rêver... du retour de son amant, Sévère, le héros de Rome que l'on crut mort après qu'il a libéré l'Empereur Décie, captif des Perses. Pauline rêve car fille de Félix, nommé gouverneur d'Arménie par l'Empereur romain, elle est devenue, il y a quinze jours, l'épouse de Polyeucte, chef de la noblesse à Métilène, se soumettant à la volonté paternelle pour assurer la sécurité du pouvoir de son père. Mais Pauline aimait et désirait Sévère, tout en s'étant refusée à lui. C'est donc par devoir qu'elle donne à Polyeucte « tout ce que l'autre avait par inclination » (2). Alors rêvant du retour de Sévère, interprète inquiète, elle annonce à son époux le mauvais présage et la rivalité mortelle,

dont il paierait le prix, dont elle serait l'objet cause. Comment ne pas y voir une prémonition lorsqu'en effet le héros revient ? Il n'est pas mort ! Sur ordre de son père, qui craint alors la vengeance de ce favori de Décie certainement revenu pour épouser sa bien-aimée, Pauline le revoit, mais sans faillir, elle qui pourtant est femme et connaît ses faiblesses (3). Malgré son inclination, c'est armée de son statut d'épouse qu'elle fait valoir que le devoir domine la sensibilité.

Aimer par devoir, et avec volonté soumettre son désir encore présent pour Sévère au commandement du père, telle est la position divisée de Pauline – envers de Chimène, taxée de fille dénaturée lors de la querelle du *Cid*. Le ravage n'en sera que plus terrible face à la trahison de son infidèle mari, sans lequel elle ne peut que choir de sa position.

Polyeucte très vite, en effet, se détourne de cette « ennemie » (4) du genre humain et ce, pour l'amour de Dieu. C'est qu'il a un ami chrétien, Néarque (5), qui l'a converti, et condamne toute faiblesse envers son épouse : Dieu « veut le premier amour et les premiers honneurs » (6). Quand Pauline évoque « les feux » (7) dont la vertu a dû triompher en présence de son ancien amant, Polyeucte, au courant de l'entrevue, déclare n'en prendre « que peu de souci ». Pourtant, à la scène suivante, baptisé en secret, il s'offre à Dieu. Polyeucte, lui, ne rêve pas, il est touché par la grâce divine (8) suite au baptême. Telle est sa position : soumis et uni à son frère de foi, Néarque, il se voue à une mort certaine, en brisant les idoles de son peuple païen lors du sacrifice qu'il devait officier, ce qu'aucun gouverneur ne pourrait accepter. Rejetant les hasards (9) de la vie, loin des embrouilles entre les sexes, il se donne à « cette amour parfaite » avec Dieu, pour une jouissance illimitée assurée (10). Et c'est d'une volonté certaine – « Plus la mort est volontaire, plus elle mérite » (11) – qu'il écrit dans le sang et par la mort du corps le rapport qui n'existe pas.

Polyeucte sacrifié, rien ne ferait plus obstacle à l'union de Pauline et Sévère, pour le plus grand intérêt du père, ainsi assuré de la protection du favori de Rome. Mais pour Pauline, il n'en est pas question. Devenue épouse par devoir, elle le restera parce qu'elle le veut. Prête à tout pour sauver son Polyeucte, elle *père-sévère* : surmoitié pour Sévère, elle ira jusqu'à lui ordonner d'intercéder en faveur de ce mari qui non seulement l'aime « beaucoup moins que son Dieu » (12), mais lui propose d'épouser l'amant. C'est que sans cet amour, d'objet cause d'un trio imaginaire qu'elle fantasme être, elle se trouve ravalée au rang d'objet jeté par un père à un mari, puis à un amant. Aussi résolue qu'inflexible, elle veut suivre Polyeucte dans la mort que Félix vient d'ordonner. Brandissant ainsi sa soumission initiale au commandement paternel comme une arme de rébellion, elle divise ce père gouverneur. Il ne faudra rien de moins que la grâce divine pour éviter qu'à la mort de l'époux s'ajoute celle de Pauline. Et le tout finit par une conversion familiale !

C'est alors que Brigitte Jaques-Wajeman choisit de faire résonner à la place de la tirade de Sévère, la voix de Nietzsche, dénonçant la séduction des martyrs à travers l'histoire, alors que leur mort ne prouve rien quant à la vérité de leur cause (13). En effet, nos héros témoignent plutôt de la jouissance comme cause, en écho et à mort : celle d'un surmoi aux commandes pour Pauline, qui choisit de pâtir du signifiant d'épouse, par une passion du devoir sans limite, écho à celle de Polyeucte et sa volonté certaine pour un amour divin à mort. N'est-ce pas ici la voix du surmoi (14) qui résonne comme réponse aux embrouilles des sentiments et au rapport impossible entre les sexes ? Un surmoi conjugué au féminin (15), d'un côté, et comme pur

impératif de jouissance hors cadre, de l'autre. Là, on entend moins Nietzsche qu'*Antigone* de Sophocle (16) revisitée par Lacan (17). Seulement d'Antigone-Hémon à Polyeucte-Pauline, ce n'est plus pour la défense du symbolique et pour la fin de la malédiction des Labdacides que la mort est assumée. C'est dire la puissance de feu du surmoi au temps de la montée au zénith de l'objet *a*.

1 : Du 10 au 21 Janvier 2017 au Théâtre de la Ville-Abbesses à Paris ; le 24 Janvier au TAP à Poitiers ; le 2 février à la Scène Nationale à Montbéliard; les 11-12 mai au Théâtre du Beauvaisis ; les 23-24 mai à L'Apostrophe à Cergy-Pontoise...

2 : Corneille, « Polyeucte » (1642), in *Corneille Théâtre II*, Paris, GF Flammarion, 2006, p. 442.

3 : *Ibid*, p. 436.

4 : *Ibid*, p. 446.

5 : Corneille s'inspire de l'*Abrégé du martyre de Saint Polyeucte* écrit par Siméon Métaphraste du X^e siècle, qui rapporte que la conversion du saint ferait suite à un édit de l'Empereur condamnant les chrétiens, et par là son cher ami Néarque, moins désespéré par les supplices à venir que par la séparation d'avec Polyeucte. Voilà qui aurait résolu notre héros à devenir chrétien, après avoir reçu la vision de Dieu.

6 : Corneille, « Polyeucte » (1642), in *Corneille Théâtre II*, op. cit, p. 437.

7 : *Ibid*, p. 457.

8 : La pièce s'inscrit dans le contexte historique de la querelle avec les jansénistes, autour de l'opposition entre la grâce divine, la liberté humaine et la volonté.

9 : *Ibid*, p. 459.

10 : *Ibid*, p. 478.

11 : *Ibid*, p. 459.

12 : *Ibid*, p. 481: mais beaucoup plus que lui-même. »

13 : Nietzsche Friedrich, *L'Antéchrist* (1895), §53.

14 : Brousse Marie-Hélène, Radio Lacan, Episode 5, Cinquième séance: "Le Surmoi comme conséquence de l'absence de rapport sexuel".

15 : Miller Jacques-Alain, « Théorie du caprice : l'orientation lacanienne III, 2 : leçon du 26 janvier 2000 du cours de 1999-2000 », « Les us du laps », *Quarto* 71, août 2000.

16 : Étonnante analogie entre ces deux pièces dans la répartition des personnages, leurs fonctions respectives et dans la construction scène par scène. Créon face à Hémon et Antigone (et Ismène la sœur d'Antigone); Félix face à Pauline et Polyeucte (et Néarque, son frère de foi). Cf. Simone Dosmond (*D'Antigone à Polyeucte. Famille et transgression*) qui voit en Sévère un équivalent dramaturgique de Tirésias, soulignant la complication des sentiments et l'exigence de la volonté qu'ils impliquent, condition du devoir pour Corneille.

17 : Lacan Jacques, *Le séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse* (1959-1960), Paris, Seuil, 1986.



Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

directeur de la rédaction pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr

directrice de la publication eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture

anne-charlotte gauthier, pierre-gilles guéguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william francoizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francoizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

Vous pouvez vous inscrire à la liste de diffusion de *Lacan Quotidien* sur le site lacanquotidien.fr

et suivre sur Twitter [@lacanquotidien](https://twitter.com/lacanquotidien)

▪ ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse responsable : marie-claude sureau

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : marta davidovich

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI.](#)

• À l'attention des auteurs

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫

Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN
ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.